

envahi. De ce côté du moins, au milieu de grands revers, nous avons de nobles et glorieuses victoires remportées par des armées composées presque entièrement de recrues contre de vieilles troupes aguerries. Celle de ces armées qui donnait le plus d'espoir et qui s'est avancée le plus près de Paris, est l'armée de la Loire. Depuis la reprise d'Orléans par les Prussiens, cette armée se trouvait sous le commandement de Chanzy qui, lors de la défaite du Mans avait sous ses ordres plus de 100,000 hommes. Durant le mois de janvier, après avoir remporté des avantages assez considérables sur les Allemands, surtout près de Vendôme, Chanzy se trouvait le 10 au Mans, ayant en face de lui les armées réunies du duc de Mecklembourg et du prince Frédéric Charles. Le champ de bataille était dans une vallée, et les deux armées à peu près égales en nombre, occupaient des hauteurs en face l'une de l'autre. Le carnage a été terrible de part et d'autre, et lorsque l'armée française a commencé à opérer sa retraite, elle laissait, dit-on, 15,000 hommes sur le champ de bataille. Chanzy ayant reçu des renforts, revint à la charge le lendemain avec une énergie et une intrépidité dignes d'un meilleur sort. Deux des corps d'armée tinrent ferme et firent éprouver de grandes pertes aux Allemands ; mais le centre ayant été enfoncé après des efforts désespérés, le général Chanzy fut obligé de continuer sa retraite, qu'il effectua en bon ordre. Cependant, tout n'était pas perdu de ce côté, lorsqu'est survenue la nouvelle de la capitulation et de l'amnistie ; car les Prussiens nous informent eux-mêmes que Chanzy a reçu de Cherbourg des renforts de 35,000 hommes. De son côté, l'armée du Nord, sous le commandement du général Faidherbe, avait fait naître des espérances ; mais, comme le dit M. F. Gaillardet, « ces espérances sont tombées comme toutes celles que des succès passagers nous ont fait concevoir depuis le commencement de cette guerre fatale. Le destin a pris plaisir à ne laisser venir à nos yeux quelques lueurs propices que pour rendre ensuite nos déceptions plus intenses et plus douloureuses. »

Après une grande bataille livrée près de Bapaume où les deux armées ont revendiqué la victoire qui toutefois semble avoir été obtenue par les Français (comme l'indique l'évacuation de la ville par les forces prussiennes), le général Faidherbe s'est avancé jusqu'à trois lieues d'Amiens dans l'intention d'en chasser les Prussiens et de là marcher au secours de Paris, car le 20 l'armée du Nord se trouvait près de St. Quentin où elle fut attaquée par les Allemands et forcée de se réfugier dans la ville après un combat qui dura toute une journée. St. Quentin a été bombardé et les débris de cette jeune et malheureuse armée ont été obligés de se retirer en désordre sur Cambrai, Douai et Valenciennes. Les pertes des Français dans cette bataille de St. Quentin ont été évaluées à près de 10,000 hommes prisonniers et 5,000 tués et blessés. Le général Faidherbe s'est retiré à Cambrai dont les Allemands ont été obligés l'abandonner le siège parce que les Français avaient inondé tout le pays entre Douai et Arras. D'autres nouvelles télégraphiques annoncent que Faidherbe est à Dunkerque, d'autres veulent qu'il soit à Lille ; mais n'importe dans quelle place l'armistice lui a été signifié, il n'en est pas moins réduit, comme les autres généraux, à la plus triste inactivité.

Il nous faut aussi parler de l'armée de l'Est, qui comprend les forces réunies de Bourbaki et du trop fameux Garibaldi. Bourbaki était chargé d'exécuter un plan qui, s'il avait réussi, aurait coupé les communications des Allemands avec leur propre pays. Après avoir remporté une victoire incontestable à Rougemont, le commandant en chef de l'armée de l'Est se dirigeant sur Belfort, pour faire lever le siège de cette ville, s'était emparé de Montbéliard et attaquait les forces allemandes devant Belfort le 15 de janvier. La bataille là aussi, a été acharnée et quoique les Français le soir du premier jour eussent été repoussés, ils ne se considérèrent pas comme battus, et recommencèrent l'attaque le lendemain sans plus de succès ; le surlendemain encore l'attaque recommença, et alors seulement les Français pensèrent à la retraite qu'ils opérèrent en bon ordre sur Montbéliard. Les Allemands se mirent plus tard à leur poursuite, et Bourbaki a depuis opéré sa retraite jusqu'à Besançon. Enfin, il paraîtrait qu'il n'y a pas jusqu'à Garibaldi qui ait remporté une victoire sur les Prussiens près de Dijon, le 22 janvier, victoire que la retraite de Bourbaki rendit inutile ; cependant à l'heure qu'il est, il occupe Dijon avec 30,000 hommes.

Résumons par l'exposé suivant du *Courrier des Etats-Unis*, la situation et la force des armées françaises au moment de la capitulation de Paris, et de la proclamation de l'armistice. « Le général Chanzy, dont le quartier-général est à Laval, a sous ses ordres les 15e, 16e, 19e et 25e corps d'armée, formant une portion de l'armée de la Loire et occupant la ligne de Vierzon à Nevers. Ces forces comptent environ 120,000 hommes. L'armée de l'Est, commandée aujourd'hui par le général Clinchard, remplaçant le général Bourbaki, qui, dit-on, a attenté à ses jours dans un moment de désespoir, se compose des 8e, 20e et 24e corps, donnant un total de 90,000 hommes, stationnés dans le département du Doubs. Garibaldi occupe Dijon avec 30,000 hommes. L'armée du Nord sous Faidherbe à Arras, Cambrai et Douai ; comprend les 22e et 23e corps, soit 10,000 hommes. Le général Loysel défend le Havre avec trente-mille hommes. Les camps d'instruction des divers départements renferment actuellement 250,000 conscrits. Enfin l'appel de la levée de 1871, donnerait un supplément de 300,000 hommes. Ainsi, en supposant que la France soit mise dans la nécessité de poursuivre la guerre, elle pourrait mettre en ligne près de 900,000 hommes.

Mais à Dieu ne plaise que nous voyions recommencer la lutte, quoique

les conditions exigées par la Prusse soient aussi ruineuses qu'elles peuvent être. D'ailleurs, comment pourrait-on espérer que la France, actuellement presque épuisée et plus d'à moitié occupée, réussisse à chasser l'envahisseur, lorsqu'après cinq mois de luttes, elle n'a pas pu reprendre les quelques départements traversés par l'armée ennemie ? Il n'y a plus pour la France d'autre ressource, que d'accepter la paix toute ruineuse et toute honteuse qu'elle paraisse être, et se mettre en état un jour de profiter d'une opportunité ou d'une alliance heureuse pour prendre une revanche digne d'elle.

Quelle sera cette alliée de nécessité qu'attendra la France ? Nous pensons qu'avant longtemps il ne lui en manquera pas. Le nouvel empire allemand voudra non seulement conduire tout en Europe, mais encore s'annexer tout ce qui ne sera pas assez fort pour lui résister. Déjà on semble chercher querelle à la Suisse ; on commencera probablement par là et la Hollande et la Belgique viendront ensuite. Quelques uns même vont jusqu'à prédire pour l'Angleterre une invasion prussienne. Nous ne voyons pas jusqu'à présent quelle raison ou quel prétexte la Prusse pourra donner contre l'Angleterre qui l'a laissée agir si librement durant la présente invasion.

Cependant, en Angleterre, on se prépare en ce moment à toute éventualité et le discours de la Reine à l'ouverture des Chambres, annonce qu'on s'occupera de la réorganisation et de l'augmentation de l'armée. Toutefois, pour le moment, l'attention du gouvernement anglais est appelée à la solution de deux questions importantes depuis longtemps pendantes entre l'Angleterre et les Etats-Unis. La célèbre question de l'*Alabama*, vient en premier lieu et Sa Majesté a accepté la proposition du Président des Etats-Unis, laissant la solution de cette question et de celle également importante des pêcheries à une Commission Anglo-Américaine qui se réunira à Washington. La Commission, qui consistera de cinq représentants de chaque pays, sera saisie de toutes les réclamations des citoyens américains provoquées par les circonstances de la guerre du Nord et du Sud et étudiera la question des pêcheries dans les eaux anglaises de l'Amérique du Nord. Les cinq commissaires nommés par la Grande-Bretagne, sont : Le Comte de Grey ; le professeur Montague Bernard, Sir Edward Thornton, Sir John A. MacDonald du Canada et Sir Stafford Northcott. Le secrétaire de la Commission est Lord Tenterden. De son côté, le Président des Etats-Unis a nommé les Messieurs suivants : M. le Secrétaire Fish, le Général Schenck, le juge Nelson, M. Hoar, et M. le Sénateur Williams. Le discours du trône, après avoir fait allusion à la guerre Franco-Prussienne, assure que le gouvernement, en gardant la plus stricte neutralité, a fait en même temps tous ses efforts pour amener la paix entre les belligérants. Puis il est fait allusion à la question orientale, qu'une conférence des représentants des puissances signataires du traité de 1856 travaille actuellement à régler pacifiquement. Puis Sa Majesté touche sur quelques sujets d'un intérêt public un peu moindre ; telles sont par exemple les félicitations que Sa Majesté a cru convenable d'adresser au Roi de Prusse lorsqu'il a accepté le titre d'Empereur. Il est surprenant qu'on ne félicite pas aussi Sa Majesté Victor-Emmanuel sur son usurpation de Rome et sur l'élévation de son fils, le prince Amédée, au trône d'Espagne. Le nouveau Roi des Espagnes fait tout en son pouvoir pour se rendre populaire et il faut avouer qu'il aura beaucoup à faire dans ce but s'il désire contenter tous les partis qui ont existé et qui existent encore dans cette patrie des discordes civiles. Il a déjà régné près de deux mois sans avoir eu à lutter contre quelque révolution ; c'est déjà beaucoup, et plus qu'on n'aurait prévu pour le successeur de l'infortunée Isabelle. Il est vrai, que si de nos jours les monarches ont beaucoup à craindre de leurs propres sujets, ils ont aussi à se prémunir et à se fortifier, s'ils sont le moins faibles, contre les convoitises d'un puissant voisin. Le nouveau roi, élevé à la cour de Victor Emmanuel doit en savoir quelque chose, il doit savoir comment son père est parvenu à être roi d'Italie. Rome pour le moment doit être un terrible cauchemar pour le souverain d'Italie qui ne sait que faire de son illustre captif et qui peut s'attendre à recevoir d'un jour à l'autre l'injonction de retirer ses troupes de la Ville Sainte. Les catholiques de tous les pays protestent contre l'événement du territoire pontifical et avant longtemps quelques uns des souverains des nations catholiques seront forcés de prêter l'oreille aux demandes de leurs sujets catholiques. Pour le Souverain Pontife, il trouve certainement dans les témoignages de sympathie de l'univers catholique une agréable compensation aux machinations ourdies par ses ennemis. Quant à la santé de l'illustre prisonnier, l'extrait suivant d'une lettre datée de Rome, le premier de janvier, montre quel cas on doit faire des bruits qui parviennent jusqu'ici. « Toutes les personnes admises ce matin au Vatican, ont été émerveillées de la bonne santé et de la sérénité de Pie IX, que les journaux montrent à chaque instant comme *in fine de vita*, à la fin de sa vie. De fait, il a dépassé avant hier les années du plus long pontificat que le monde ait vu. Il n'y a eu que deux papes qui aient régné plus de vingt-trois ans ; et ce sont, Adrien I^{er} et Pie VII ; il n'y en a qu'un, Pie VI, qui soit arrivé à 24 ans, 6 mois et 14 jours de règne. Elu le 15 février 1775, il mourut le 29 août 1794. Le fait d'avoir régné plus qu'aucun pontife est déjà tellement considérable qu'il faut pour nous empêcher de l'apprécier dignement, les événements douloureux qui affligent la société. »

Des lettres de Rome plus récentes nous annoncent le choix que le St. Père a fait du Très-Révé. Alexandre Elzéar Taschereau, Recteur de l'Université Laval, comme successeur du très-regretté Archevêque de Québec, Monseigneur Baillargeon. Le nouvel archevêque est né à la Beauce, le 17